Retracer les moments forts de l'évolution de l'animation socioculturelle à Genève et son influence sur la cohésion sociale, dévoiler le rôle de personnalités et d'événements qui ont contribué à la création de dispositifs d'actions culturelles et sociales répondant aux besoins des différentes catégories d'âges et types de populations.

Les témoignages de nombreuses personnalités ont été recueillis par l'équipe de Terre Commune entre 2018 et 2019, principalement sur le Bateau Genève. Chacun de ces entretiens a été enregistré puis transcrit afin de documenter le récit de l'animation socioculturelle. Ils constituent des repères sur le long chemin du développement de la vie sociale à Genève depuis les années 50.

Conversation avec
JEAN-PIERRE FRAGNIERE
Bateau Genève / 22.10.2018
Durée 28' / 20400 caractères

Nicolas Reichel

Jean-Pierre, on va partir de la société de longue vie, de ce bouleversement, et des rapports entre jeunes et vieux. Alors, où en sommes-nous aujourd'hui ?

Jean-Pierre Fragnière

Aujourd'hui on en est à découvrir et à déguster un impressionnant cadeau. On n'a pas vu venir ce cadeau. Ce n'est pas un Noël prévu. Mais en quelques décennies, nous avons gagné 15 ans de plus qui nous sont offerts et à presque tout le monde. Et 15 ans c'est très long. C'est une génération pratiquement. Cela veut dire que nous vivons 4 générations en même temps. Et, c'est essentiel, tous actifs ! C'est-à-dire capables d'agir dans leur quotidien. A 80 ans, 85 ans, 90 ans, et des personnes qui sont, et c'est la première fois dans l'histoire que ça se passe, des personnes qui sont tous formés. La première génération de femmes qui a eu une formation, évidemment assez différenciée mais réelle, arrive dans la grande vieillesse et pour les hommes c'est aussi un changement important. Toutes ces personnes cohabitent aujourd'hui autour de nous et sont en train d'inventer des modes de vie nouveaux.

Nicolas Reichel

Donc des familles qui se voient, des familles « élargies » avec des remariages, des divorces...

Jean-Pierre Fragnière

Deux élargissements. Dans la durée et également dans les comportements. Des familles recomposées, ce qui signifie que à Noël, il y a des enfants qui ont sept grands-parents.

Nicolas Reichel

Donc ces gens sont obligés d'apprendre à vivre ensemble.

Jean-Pierre Fragnière

On doit apprendre à vivre ensemble avec tout le monde. Ceux qui heureusement ne disparaissent pas, et ceux qui viennent s'ajouter aux familles « restreintes » car il y a moins d'enfants qu'avant. Mais les enjeux et la complexité de la vie, ce n'est pas plus simple qu'auparavant, et on doit inventer cette situation.

Claude Dupanloup

As-tu le sentiment que cette présence d'une durée plus longue des vieux a une répercussion sur la qualité des rapports avec les plus jeunes ? Avant il me semble que l'on était dans un système de « tolérance » et les vieux avaient plus de difficultés à tolérer les jeunes que les jeunes à tolérer les personnes âgées. Maintenant j'ai le sentiment que les personnes comme nous, ont un certain nombre d'années à vivre, et durant ces années futures, vont exprimer un certain nombre de choses. Elles vont être présentes sur la scène, et non plus juste en « végétant » quelque part, comme cela a pu être le cas avant. Quand on arrive à la retraite, on se disait si on a encore une ou deux années devant nous, c'est une bonne chose. Tout cela change la qualité des rapports.

Jean-Pierre Fragnière

Sauf que, attention, ils ne « végétaient » pas, mais la société était alors plus « codifiée ». Il y avait des règles pour a peu près tout, et on se taisait beaucoup. Au cours des dernières décennies, tout le monde a pris la parole, les enfants parlent à table, les jeunes ont leurs opinions, ils ne votent même pas comme papa, et on négocie de plus en plus de choses. Donc pour vivre il faut parler. Entre les 4 générations, le problème est qu'il faut négocier ce qu'on dit, ce qu'on fait et ce qu'on projette, et il faut par conséquent, puisqu'il y a une différenciation importante, pas uniquement par l'âge, mais aussi par la culture et par les influences. Donc, on doit tolérer d'avantage, et l'accueil des différences devient un métier. Accueil des différences dans les fratries. Les familles et entre les générations. Quand j'étais petit, je connaissais les mêmes chansons que mon père, et vice et versa. J'avais le même espace géographique que lui comme référence. Très vite, l'espace géographique c'est complètement modifié pour l'un et pour l'autre et aujourd'hui, moi qui ai un fils de 35 ans, je ne connais ni les

chansons ni la musique qu'il écoute. Je vis dans un autre monde sans être culpabilisé. Si on veut parler, on doit négocier nos échanges, mais on a le droit de ne pas connaître.

Claude Dupanloup

As-tu le sentiment par rapport à ce que tu dis, que l'animation, que ceux qui pratiquent ce métier ont quelque chose à apporter là-dedans ? Quelque chose à faire pour que cette reconnaissance réciproque joue bien ? Comment peuvent-ils se situer là-dedans ?

Jean-Pierre Fragnière

Dans la culture de l'animation qui fait l'objet de nos réflexions ici, il y a un mot important : c'est le mot « passeurs ». L'animateur est un passeur. C'est quelqu'un qui est capable de reconnaître les différences, de dire et de proclamer que la différence est légitime, c'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire d'être totalement mimétiques et semblables pour vivre ensemble, et c'est quelqu'un qui doit faciliter le vécu des différences et les transitions nécessaires. La différenciation se fait autour de nous. Tout à coup, j'ai une belle sœur qui arrive en venant de « je ne sais où », elle ne connaît pas mes chansons, il faut que je l'intègre. Mais moi aussi je suis différent ! à partir du moment où mon horizon c'est 93 ans, où j'ai encore des dizaines d'années à tirer, je change et je dois reconnaître mes différences, et l'attitude des autres par rapport à ma différence. Il y a cette petite phrase : « mais je ne te reconnais plus ! ». « Ah mais c'est toi ! ». Sur une durée de 100 ans ce sont des choses qui arrivent fréquemment. Et l'animateur est un espèce d'éclaireur de l'esprit qui vient manifester le fait que tous ces étonnements sont légitimes et qu'il faut les accueillir. Les trier bien sûr quelque fois, mais les accueillir. Peut-être est-ce une réponse étrange ?

Nicolas Reichel

Cela me fait penser que l'animateur change également. Il est lui aussi dans une constante évolution, son image change, et il doit aussi faire avec ça. S'il est jeune, il agira en fonction de son vécu de jeune, mais s'il vieillit, comment être animateur à 80 ans ?

Jean-Pierre Fragnière

Il y a une chanson à boire que nous avons tous chanté, « il est des nôtres ! » Et bien, l'animation qui est essentiellement un rapport humain, et bien c'est la nécessité d'être « des nôtres ». Et on n'est pas « des nôtres » de la même manière à 15 ans, et à 75 ans. Par conséquent, le fait de vieillir crée une proximité avec des catégories de gens. Avec des gens jeunes, mais aussi dans le monde des vieux où on est accueilli comme des partenaires. Lorsque je fais une conférence pour des vieilles dames et vieux messieurs, ils ont l'impression que c'est un pote à eux qui s'exprime. Et ce que je dis porte une crédibilité supplémentaire. Ce qui ne veut pas dire que je sois pour la spécialisation : des jeunes pour les jeunes et des vieux pour les vieux ! Mais il faut savoir simplement que cela donne des canaux de communication supplémentaires. Et c'est cela qu'il faut savoir accueillir utiliser, tout en restant en contact avec toutes les générations puisqu'il ne faudrait pas devenir des complices des ghettos qui se forment déjà dramatiquement et trop fréquemment.

Claude Dupanloup

C'est donc un élément que tu combats ardemment en prônant cette solidarité entre les générations dans ce livre. Là où tu recueilles toute une série de réflexions menées sur le « vivre ensemble » dans cette « société de longue vie » tu recherches toujours les éléments qui permettent d'établir des solidarités entre les composantes de la société pas seulement en termes d'âges mais aussi en termes de diversité. C'est ton rôle d'animateur ?

Jean-Pierre Fragnière

La question de la solidarité n'est pas une attitude ou un comportement que je trouverai plus chouette qu'un autre. C'est imposé par les faits. Si les vieux meurent beaucoup plus tard, et si les jeunes doivent vivre avec beaucoup de vieux autour d'eux, il y a un mot clé qui se profile : c'est le partage entre vifs. Car ces gens-là sans partage et sans échanges, ils ne peuvent pas vivre ensemble. C'est la première fois qu'ils ont cette situation à gérer et il faut le gérer. Et comment ? Non par la guerre des générations, non par la comparaison et moi, et moi !

Non, c'est comment nous vivons la solidarité. Elle est consciente et active, personne ne va venir l'organiser pour nous. L'état en veut un peu, mais pas trop, les lois ne sautent pas dessus plus ou moins élégamment, on doit apprendre à partager entre vifs. Partager entre vifs, c'est évidemment dire : je t'aide pour ta bagnole, mais tu

n'achèteras pas une japonaise. C'est de respecter la différence tout en partageant, et ça s'apprend. La solidarité, c'est le nouveau métier qu'on attend de nous puisque nous nous recevons le cadeau de ces longues vies, c'est-à-dire d'avoir des grands-parents qui vivent longtemps, et pour les vieux de pouvoir accueillir une nouvelle génération qui leur donnent des becs.

Claude Dupanloup

Nicolas, l'histoire de la longue vie elle n'est pas caractérisée par le fait que les vieux meurent plus tard, elle est caractérisée par le fait que l'on est davantage ensemble dans une période d'existence d'une centaine d'année et c'est cela la longue vie, ce n'est pas focaliser sur une catégorie d'âges, cela englobe tout ce périmètre.

Nicolas Reichel

Si je comprends bien tout le monde va vivre plus longtemps mais ce dont on parle n'est pas la longueur de la vie, mais de l'existence ensemble. De favoriser l'existence ensemble. Donc du partage, mais que pourrait on partager d'autres que des biens, de l'argent etc. ?

Jean-Pierre Fragnière

Mais paradoxalement, on partage beaucoup de choses. Par exemple, je viens de faire un livre sur la famille. Quand j'ai commencé à bavarder là-dessus dans mes cours je disais c'est papa, maman et bébé. Si j'étais né 100 ans plus tôt, j'aurais dit autre chose. Actuellement, quelle thèse définit-on dans la famille ? C'est que le rôle central est joué par les grands-parents. Qui entre un amont et un aval, d'autres générations à gérer. Je ne veux pas sous-estimer le rôle de papa, maman, bébé et de la petite sœur, mais les grands-parents sont centraux. Alors on échange de l'affection, des services, de la sécurité aujourd'hui ou à moyen terme et donc des raisons de vivre. Et de la facilité possible, de l'huile dans les rouages, l'argent n'est qu'un aspect. On voit également de plus en plus de grands-parents qui adoptent des enfants, on le voit dans l'accueil des migrants, et on voit apparaître des échanges de toutes natures entre ces générations. L'argent est un élément central, on n'a rien sans rien, et notre société est monétarisée car sans monnaie on accède à pas grand-chose et c'est donc un critère qui doit être considéré avec soins. Mais pour le reste, l'échange affectif, l'échange de services, l'échange d'espoirs et d'horizons, j'allais dire de « raison d'être », sont des éléments qui constituent les allers-retours de ces éléments intergénérationnels qu'il ne

s'agit pas nécessairement de produire, d'organiser ou de faciliter. Il y a un point qui me tient à cœur, c'est que des personnes de tous les âges, me disent : oui on aimerait bien faire quelque chose, mais quoi, il n'y a rien. Tu parles ! Il y a 60 exemples ou de modèles qui sont vécus par des personnes. Il ne s'agit pas d'imiter, mais d'adapter à nos situations particulières. Et c'est un véritable savoir. On apprend des modes d'emplois pour des objets quelconques, pourquoi ne ferait-on pas un effort pour se former pour ces 15 années de vie supplémentaire. Non pas aller à l'école, mais je crois que nous nous sommes compris.

Claude Dupanloup

Est-ce que tu as l'impression que par rapport à cet allongement de la période d'existence dans laquelle nous nous trouvons à être plus nombreux ensemble, as-tu le sentiment que cela modifie le rôle de l'animateur ?

Jean-Pierre Fragnière

On a besoin d'animateurs, c'est-à-dire de personnes qui ont une capacité de suggestions, d'organisation, et globalement de services. En revanche, le risque, c'est de glisser vers « la police des motivations » ou encore vers l'encadrement ou certaines formes d'encadrement qui font fuir, parce que les personnes dites vieillissantes sont des personnes qui ont exercé des responsabilités à divers niveaux et qui attendent des formes d'animation qui sont en partie à inventer et à adapter à tout ce qu'on a pu connaître jusqu'ici. Mais c'est la permanence du métier d'animateur de s'adapter à des situations nouvelles. C'est leur compétence, il ne faut pas s'inquiéter.

Claude Dupanloup

Il y a un fonds de commerce existant

Jean-Pierre Fragnière

Oui et tu en sais quelque chose.

Claude Dupanloup

J'aimerais revenir sur quelque chose. A un certain moment, nous avons été intrigués par le fait que les mouvements de jeunesse, je parle des années 50 60, les mouvements de jeunesse des églises principalement jouaient un rôle important. Tu as eu ton parcours dans ce domaine, tes études de théologie, comment interprètes-tu ce

passage des églises vers ce qu'on trouve maintenant, c'est-à-dire une prise en charge par des institutions laïques ?

Jean-Pierre Fragnière

Mais les églises avaient un rôle de structuration d'un peu près toute la vie quotidienne. Que ce soit la vie culturelle, la vie politique, soyons très clair la dessus, et évidemment que l'encadrement de la jeunesse était un moment privilégié. Il faut bien dire que les églises ont eu un rôle majeur, avec simplement la mise en place de l'éducation qui n'était pas prise en charge par l'état, ou très partiellement. Donc à partir de cette longue tradition, notre enfance, - je parle de ma génération - a été encadrée. Cet encadrement nous a appris des tas de choses, entre autres à parler, à désirer et à vouloir participer. Dans ces conditions, un appétit d'autonomie est né partout. Il a été accéléré par des mouvements particuliers comme mai 68 et ce qui en a suivi, et à partir de ce moment, on a plus besoin de cet encadrement-là. Une diversification majeure s'est produite, on a secoué une certaine forme d'autorité, et puis les églises ont du se mettre un peu en arrière-plan. Beaucoup de personnes qui avaient passé par ces organisations ont joué des rôles majeurs dans les moments nés des années 80-2000, mais le rôle des églises ne pouvait que s'estomper, dès lors qu'il y avait une prise de paroles généralisée.

Claude Dupanloup

C'est pour cela que toi, tu as aussi battu en retraite par rapport à ça ?

Jean-Pierre Fragnière

Alors moi, j'étais dans une situation où j'étais engagé dans des mouvements du tiers monde et le service des plus défavorisés, c'était une priorité et l'église à laquelle j'appartenais a fait d'autres choix. Je n'ai pas trouvé de suite dans les engagements qu'elle avait pris dans le cadre du concile pour être concret.

Nicolas Reichel

Pour revenir à cette époque-là, avant les années 68, quelle était la position de l'église dans la situation politique de cette époque, soit les mouvements de la droite et de la gauche ?

Jean-Pierre Fragnière

Donc les églises étaient très présentes donc il y avait une tension même à l'intérieur des églises. Pour prendre le cas de l'église catholique que j'ai le plus fréquenté, on avait à la fois les casquettes, c'est-à-dire les braves fils de bourgeois appelés à devenir des conseillers nationaux ou à prendre des positions politiques, et toute une série de personnes sensibilisées aux mouvements de libérations du tiers monde, par la guerre du Vietnam, la guerre d'Algérie, et l'espoir du concile, un des événements majeurs qu'il ne faut pas oublier de citer, et cela touche énormément la Suisse, c'est le concile qui nous a donné le sentiment que tout était possible. Et nous étions engouffrés dans un espoir très fort de changement. Nous avons vécu des changements significatifs, et on se disait : ça va bouger. Et alors quand bien même les positions étaient dures, moi-même, j'ai fait l'objet de procès ecclésiastiques que j'ai gagné d'ailleurs. C'était dur, mais on espérait que ça change.

Nicolas Reichel

Fribourg, c'était l'endroit, enfin j'imagine un laboratoire d'idées ?

Jean-Pierre Fragnière

L'université de Fribourg est l'une des grandes universités catholiques du monde, c'était très cosmopolite, il y avait de mon temps 800 étudiants en théologie. Et il y avait aussi les tensions à l'intérieur de la population locale. Fribourg était catholique à droite, mais il y avait un bouillonnement progressiste très important auquel on a été associé.

Claude Dupanloup

Il y a encore un point sur lequel j'aimerais bien avoir ton avis. Récemment on a eu le 100^{ème} anniversaire de l'HETS et on a appris beaucoup de choses à cette occasion, par exemple que l'école d'animateurs a été créée en 62 à Genève et avant que ne soit créée une section pour les éducateurs, qui est venue plus tard, à la fin des années 60 voire au début des années 70. Entre temps, l'école d'études sociales et pédagogiques de Lausanne, l'École Pahud, avait pris à charge l'école d'éducateurs. Et je sais qu'à un moment donné, tu as joué un rôle important par rapport à ces formations, notamment la formation d'animateurs, tu avais été rappelé à la rescousse par Claude Pahud, pour calmer le jeu, car il existait un climat de révoltes à ce moment.

Jean-Pierre Fragnière.

Oui, le paradoxe veut que j'aie été engagé en tant que sociologue, et premier professeur permanent de l'école, mais le contexte réel était le suivant : on était après 68 et ça bougeait dans le milieu. L'ESP avait un procès sur le dos sur la « qualité de la formation » de la part des animateurs. Ils avaient fait un procès à l'école. Ils étaient en pleine remise en question. Ce qui fait qu'on m'a invité fortement à venir enseigner. J'avais quelques diplômes, et c'était important car il fallait scientifier la formation. On pensait que la science allait résoudre bien des conflits. Et j'avais une expérience de leadership du monde étudiant puisqu'à Fribourg, j'étais l'un des chefs de la grève à l'université, à Genève, j'avais aussi bougé lorsque j'étais à Florimont. Et j'ai donné mon premier cours à l'ESP à la maison du peuple, car les étudiants étaient en grève. Donc., à cette époque, formation et maîtrise de ces mouvements, c'était la même chose. Voilà le contexte. On pensait que la science allait calmer le jeu, on n'empêche personne de rêver !

Nicolas Reichel

Il y avait une divergence entre les scientifiques et les autres ?

Jean-Pierre Fragnière

Il y avait d'abord la peur des autorités. Il fallait calmer le jeu donc prendre des gens comme moi, qui n'étaient pas suspects d'être des vendus, mais qui en même temps pouvaient traiter de la problématique scientifique nécessaire. Mais à ce moment-là, des tensions fortes sont apparues au sein des diverses écoles. J'ai été très vite vice-président des écoles et ensuite du service social où j'ai du tout savoir. Il y avait deux courants : ceux qui pensaient que la science et de la scientification de ces métiers allaient résoudre le problème. Et d'autres qui disaient que la sagesse et la connaissance et l'autorité viendraient de la qualité de la compétence professionnelle acquise sur le terrain. Donc, si vous voulez, il y avait « les gens de terrain » et les « académiciens ». Et l'idée que l'on puisse être les deux, j'ai essayé d'être les deux, c'était très difficile parce qu'on vous balançait vos diplômes et vos origines. Faire l'unanimité, c'est-à-dire réaliser que les deux étaient nécessaires, j'ai réussi à le faire avec quelques amis animateurs, des gens de Genève, comme Jean-Marc Genier et quelques autres. Avec les autres ce n'était pas possible. C'était une guerre de tranchées institutionnelle qui a duré deux décennies pratiquement.

Claude Dupanloup

Tu as joué ce rôle à Lausanne pendant combien de temps ?

Jean-Pierre Fragnière

Je suis resté. Je n'ai pas été dégoûté et je suis persévérant. J'ai maintenu cette position intermédiaire, donc j'étais apparemment un intellectuel, mais je faisais les visites de stages. Je connaissais par cœur les numéros de téléphone des services. J'ai refusé la division du travail, je n'avais aucun privilège, y compris salarial. Mais c'était difficile de maintenir ce cadre.

Nicolas Reichel

C'était quoi la division du travail ?

Jean-Pierre Fragnière

Il y aurait ceux qui allaient former les gens à partir du terrain, et quelques Cowboys qui viendraient raconter les théories sociologiques et psychologiques pour leur faire un cerveau un peu plus lumineux.

Alors que nous allions à Bologne pour voir comment on pouvait changer le travail social et que l'on écrivait un livre là-dessus. Et on organisait nos cours et séminaires à partir de ça. On ne récitait pas Bourdieu pendant des heures.